



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Il n'est plus question à Paris aujourd'hui d'autres toilettes que de celles des voyages et des eaux. — Pour les voyages, les redingotes en poil de chèvre, en toile persanne, en batiste de Canton, soutachée en nuances de la même couleur que l'étoffe. A ces redingotes sont presque toujours ajoutées des *pèlerines visites* en étoffe pareille. — Pour complément de bagage, on porte à côté de soi un petit *mantelet roulière* en taffetas non doublé, garni de franges guipure, plus solide, moins chiffonnable que la dentelle, et qui par sa légèreté peut se porter même sur une toilette d'été. Ce genre de mantelet, qui descend jusqu'aux genoux, est très-simple et comme il faut. — Plusieurs voyageuses en ont emporté de plusieurs couleurs, — vert, bleu, et même blanc pour le soir, noir

ou violet pour le matin. Ils se nouent par un large ruban et ont deux fentes garnies de franges pour passer les bras. — M^{me} Ferrière Penona¹ en a fait d'un goût ravissant, surtout ceux en taffetas, qui sont tout à fait *grande dame*.

Mais le grand complément de tous ces costumes de voyage, c'est le chapeau Marie Séguin,² dont il est impossible de ne pas admettre les avantages si précieux. — Soit que vous ayez ces chapeaux *pliés* par demi-douzaines au fond de votre malle, soit que vous les portiez sur votre tête, et qu'au premier désir de sommeiller dans votre voiture vous les *étendiez* à plat à côté de vous, ils sont toujours la plus gracieuse et la plus utile des inventions. — C'est un moyen charmant d'avoir simplifié les plaisirs de la

¹ Rue Mondori, 1. — ² Rue Neuve des Capucines, 5.



toilette et les embarras des voyages. — Ajoutez à cela que pour généraliser ce bien-être, M^{me} Séguin a trouvé le moyen d'établir ses chapeaux à de telles réductions, que nous en avons vu à huit francs qui sont vraiment *inconcevables*, tant ils ont de grâce et de solidité, malgré l'infériorité de leur prix.

— Nous ne pouvons certainement parler voyages, eaux et bains de mer, sans raconter les succès toujours nouveaux et toujours plus étendus que les corsets Josselin¹ obtiennent dans toutes les circonstances de la vie d'été. — Son invention si précieuse des corsets à laçage et délaçage instantané est à l'apogée de son triomphe, et jamais leur *utilité*, leur *comfort*, leurs *grâces* toutes simples et faciles n'ont été mieux harmonisés avec les modes et les costumes actuels. — Les petits corsets imperméables, dont on se sert pour entrer *en pleine mer*, et que l'on met sous le costume de rigueur, est un raffinement de coquetterie dont bien des baigneuses sauront gré à M^{lle} Josselin. — Quelle que soit la galerie qui vous observe pendant toutes ces évolutions nautiques, elle ne verra jamais que des formes fraîches, jeunes et gracieuses. — Comme ces corsets n'ont point d'épaulettes, ils sont également précieux pour apprendre à nager ; — et disons encore que beaucoup de mères de famille n'en veulent pas d'autres pour leurs jeunes filles, parce que, n'offrant aucune compression, ils facilitent le développement de la taille.

Les corsets andalous ont aussi trop de mérite dans leur *actualité* pour que nous ne rappellions pas la grâce avec laquelle ils s'approprient aux costumes amazones. — Leurs avantages sont si bien reconnus, que les premiers maîtres d'équitation les *ordonnent* à leurs élèves. — Ils ont diverses coupes pour les femmes plus ou moins grasses, et cela est une grande distinction du talent de M^{lle} Josselin que de ne pas adopter un système *exclusif*. — Aussi nous avons vu des tailles entièrement *transformées* par l'habileté avec laquelle elle comprend les *formes particulières* qu'il faut adapter à chaque femme. — Pour celles prêtes à subir les joies de la maternité, elle a aussi des

corsets où la grâce et la santé sont également favorisées, et nous recommandons ceux-là dans l'intimité des ménages.

— Les dentelles se blanchissent, se restaurent, se font toutes neuves, toutes fraîches, chaque jour, dans la maison Frick¹, où les femmes élégantes envoient à l'avance tous ces jolis éléments de leur toilette d'hiver. — C'est une bonne prévision que d'avoir ainsi tout *prêt* pour l'heure de la parure. — Aussi, soieries à teindre, cachemires à restaurer, broderies de tous genres à remettre à neuf, affluent continuellement chez Frick, comme chez le talent le plus recommandable de Paris.

Tandis que les gourmets s'occupent de melons et de cantaloux, tandis que la ménagère arrange ses cornichons, et que l'on montre aux enfants la grosse citrouille dont la Fontaine a fait l'histoire, voici quatre magnifiques concombres comme on n'en a jamais vu, qui viennent se faire apercevoir dans la maison de Lesueur², et font accourir toutes les femmes les plus belles et les plus coquettes de Paris. — C'est que toutes savent avec quel art merveilleux Lesueur a le talent de tirer du suc de ce fruit la plus bienfaisante de toutes les pommades, celle qui, sans aucun préjudice, conserve à la peau sa fraîcheur, sa souplesse, sa suavité, si dangereusement exposée aux influences de la campagne, de la mer, du soleil, de toutes les magnifiques beautés de la nature, qui sont quelquefois si funestes à la beauté du teint.

La pommade de concombre, malgré la simplicité de sa composition et la vulgarité de son nom, est cependant restée le meilleur des cosmétiques que l'on puisse employer pour la toilette. — Lesueur y a seulement apporté de nouvelles recherches, et lui a donné une perfection si délicate et si fine, que l'on comprend tout le prix qui s'attachait aux quatre merveilleux concombres qui se voyaient chez lui.

TOILETTE POUR LES EAUX.

Rien n'a plus de rapports que les toilettes de soirée que l'on porte aux eaux et celles

¹ Rue de la Paix, 13.

² Rue de la Paix, 9. — Rue Caumartin, 35.

de nos petites soirées de Paris. C'est toujours du tulle, de la gaze, de la tarlatane, de l'organdi et du crêpe; des robes de barèges unies garnies de volants. Quant aux coiffures, elles sont variées selon la physionomie. Avec le peignoir blanc, un petit bonnet forme *Malibran*, à fond rond, papillonné d'Angleterre, et ayant une guirlande de roses pompons ou de coques de rubans; avec les anglaises, les petites boucles Sévigné, ou les anneaux à la mignarde, une barbe de dentelle, ornée de fleurs délicates retombant en grappes, est d'un effet charmant. Pour la promenade, les taffetas d'Italie, les foulards, les barèges à dessins, les organdis brodés, les tarlatanes. Quant aux chapeaux, le dernier envoi que M^{me} Penet¹ vient de faire à Bade atteste leur élégance. C'étaient plusieurs capotes, en pailles blanches, garnies avec des fleurs, et ayant un ruban qui tournait très-gracieusement autour de la calotte et dessous la passe; de grands nœuds à l'italienne, en ruban de gaze mêlée blanc et rose, à bouts frangés, qui allait admirablement au visage; des pailles de riz, forme évasée, garnies d'un magnifique ruban guipure rose et blanc; mais ce ruban était noué avec tant de bon goût et de coquetterie, qu'il résumait tout le talent si jeune et si élégant de la nouvelle modiste. Sous la passe évasée, il y avait des nœuds touffus à bouts assez longs, dans le style des nœuds italiens, ce qui va parfaitement bien avec les coiffures en bandeau. Citons encore un chapeau de crêpe rose, forme ronde, recouvert d'une voilette en tulle rose maintenue de chaque côté avec deux roses blanches, et s'attachant légèrement sous le menton; ce qui était d'autant plus charmant, que cette voilette garnie d'une toute petite blonde blanche se terminait en pointe, et semblait deux barbes nouées sous le menton.

CAMPAGNE.

La campagne et les voyages sont devenus une nécessité de notre vie d'été. Le Parisien croirait être en péril de mort s'il ne faisait pas quelques excursions lointaines pendant la saison. — Les plus retenus par les affaires ou les liens de famille ont des petites villas

¹ Rue Neuve Saint-Augustin, 4.

à Enghien, Meudon, Saint-Cloud, etc.; et pour meubler ces villas, on épuise toutes les charmantes tapisseries d'été, les élégantes literies, les tapis de tous genres de la maison Foye-Davenne¹, car on sait que là se trouvent les plus simples comme les plus luxueux ameublements et tentures.

— Autrefois, qui disait *meubles de campagne* disait ce qu'il y a de plus simple et même de moins à la mode; aujourd'hui, ce n'est plus cela, et les maîtresses de maison ont compris qu'il faut retrouver aux champs le confortable et le luxe même de la ville. Beaucoup d'habitations de campagne ont été meublées cette année en marqueterie. On y a joint des tentures de fantaisie d'un goût parfait, et pour lesquelles la maison M. Richenet-Bayard² a fourni des passementeries charmantes. Les chambres d'amies se tendent en blanc, mousseline brodée relevée par des doublures en soie, qui permettent toujours de dire la *chambre rouge*, la *chambre bleue*, mots sacramentels, qui ont, de tout temps, fait battre le cœur. Presque partout des petits meubles élégants et coquets sont l'ouvrage des jolis doigts du logis, et l'interminable texte par lequel s'ouvrent toutes les conversations. Les tables et les cheminées doivent être couvertes de bronzes, d'albums, d'objets d'art, de tout ce qui dénote que les délicatesses intellectuelles de Paris ne sont pas négligées parce qu'on est à la campagne. Le chêne sculpté remplace les dorures et les incrustations des salons de Paris. Le style est sévère et simple. Les statues, qui semblaient être abandonnées pour les jardins, reviennent à la mode. M^{me} de V. a donné l'exemple de ce retour à l'ancien temps dans la villa qu'elle décore chaque année à si grands frais. On y voit çà et là des groupes perdus dans la verdure, et nous aimons à croire que cette innovation trouvera des imitateurs qui viendront ainsi en aide aux jeunes talents dont les œuvres ne peuvent se produire sur un théâtre plus élevé.

UN MARIAGE A LONDRES.

Par l'un de ces beaux jours de la semaine dernière, alors que sans doute passaient par

¹ Rue N° des Petits-Champs, 63. — ² Rue de la Fair, 24.

le ciel quelques-uns de ces nuages qui jettent sur la terre des parfums de bonheur, on vit les portes de Trinity-Church New Road tourner sur leurs gonds et s'ouvrir devant un cortège nuptial, bien digne d'attirer l'attention et d'émouvoir plus d'un cœur.

La mariée était jeune et charmante, et quelques-uns, la voyant passer pour cette grande cérémonie, se rappelaient avoir déjà assisté à ce premier acte de sa vie, où la duchesse de Saint-Albane lui donna sur les fonts baptismaux son nom de jeune fille.

Et celui qui venait en ce jour lui donner son nom de jeune femme aurait pu s'enorgueillir de tous les murmures flatteurs qui se redisaient sur le chemin par où s'avancait sa gracieuse fiancée, — car c'était une création charmante que toute sa personne; — c'était une élégance ravissante que toute sa toilette.

Sa robe était en moire blanche d'une rare beauté. Trois volants en point de Bruxelles posés en spirales garnissaient la jupe. Autour du corsage et sur les manches se retrouvait la même garniture, qui, diaphane et légère, laissait flotter sur la peau sa coquette transparence.

Sur ses longs cheveux, un voile d'un dessin également admirable retenait la couronne de fleurs d'oranger qui, en Angleterre comme en France, est l'offrande consacrée à la dernière parure virginale.

Auprès de la mariée, se faisaient remarquer ses sœurs, toutes femmes charmantes et vêtues avec un goût exquis. — Les demoiselles d'honneur aussi portaient dans leurs costumes le cachet des modes françaises, et chez elles comme chez la mariée, on reconnaissait le goût distingué de la maison Ozanne¹, qui, dans cette occasion, avait voulu représenter avec autant d'art que de goût l'élégance parisienne.

Et lorsque l'auguste cérémonie fut accomplie, et qu'un déjeuner de famille eut signalé le début de leur nouvelle existence, les jeunes mariés furent avertis que leur voiture les attendait pour partir en voyage.

C'est une délicieuse manière d'interrompre les fadeurs et les ennuis d'une *noce* que de partir ainsi immédiatement pour un pays lointain...

Que ce soit pour la France, la Suisse ou l'Italie, le voyage sera toujours beau, puisqu'il se fait sous les plus enivrantes prémices du bonheur conjugal.....

Et puis, combien de petites jouissances s'emportent avec soi, indépendamment de toutes les jouissances du cœur!

Cette première toilette de jeune femme que l'on met pour monter en voiture ne renferme-t-elle pas en elle seule, une émotion toute piquante? Celle que portait cette fois la jeune mariée était du meilleur goût. C'était un chapeau en gros de Naples blanc ayant de légers ornements en paille, et sur lequel était placée une longue plume blanche qui retenait une voilette de dentelle. La redingote était en taffetas glacé, à carreaux bleu et rose, à volants et manches ouvertes, laissant apercevoir les manches de dessous ornées de valenciennes ainsi que la chemise.

Un très-beau cachemire de l'Inde était jeté sur toute cette toilette, et dut produire un poétique effet lorsque la jeune femme s'enveloppa dans ses plis onduleux lorsqu'ils sentirent la fraîcheur de la première brise qui pénétra sur leur charmant premier tête-à-tête.

Mais comme il ne nous est pas permis de suivre plus loin le voyage matrimonial, racontons au moins cette élégante collection de toilettes si heureusement composées chez Ozanne, et disons tout ce qu'offrira d'élégance cette robe de moire bleu céleste, d'un reflet si doux, et qu'accompagnerait si bien une garniture de perles ou de turquoises.

Cette robe de velours noir, souple comme le cachemire, est faite pour recevoir des nœuds de diamants et des écharpes de dentelle.

Cette autre si jolie en taffetas glacé, à liséré paille, et celle à carreaux glacé bleu et rose, et celle à carreaux lilas et blanc, sont trois délicieuses fantaisies pour toilette de soirées ou de promenades.

N'oublions pas ces robes de barège de dessins inédits; celles en organdie, les unes à deux jupes, les autres à volants brodés en bleu, en cerise, etc., etc., également charmantes pour dîners ou petites soirées dansantes.

Les mantelets dans les plus jolies coupes, les mouchoirs, les cannezouts, les cols,

¹ 2, Brook street, Hanover square.



25 Aout 1846.

2206.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffure et Chapeau en tulle de la M^{me} Legay, r. Richelieu, 77. Robes par Camillel.
 Fichu en dentelle, M^{me} Violard. Echarpe crêpe de Chine de Gagein.*

Mrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone St. Lond.

manches-manchettes, nombre de ces fantaisies charmantes qui plaisent tant, et qui vont si bien à une jeune femme, faisaient partie de ce bagage élégant qui suivait la gracieuse mariée. Bagage léger tant il était charmant, et qui devait faire dire à plus d'une jeune fille qui voyait l'équipage s'en aller, emportant peut-être tant de bonheur, d'amour et de parure : Oh ! quand donc ce sera-t-il mon tour?... et quand mon tour viendra, Ozanne sera-t-il là pour faire mon trousseau de noce ?

LA LIGNE COURBE.

SCÈNES DE LA VIE D'ARTISTE.

La ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre.
ALPHONSE KARR.

« Adieu, Naples, premier théâtre de ses triomphes ! Adieu, roses du Pausilippe ! Brises embaumées du golfe d'Ischia, je vous respire pour la dernière fois ! Il part pour la France : je l'y suis ! »

Celle qui parlait ainsi était une jeune et belle femme. On la citait dans toute l'Italie pour son merveilleux talent à jouer de la harpe. Quand un peintre passait près d'elle, il voyait tout de suite que ses traits nobles et bien proportionnés, ses grands yeux noirs, sa longue et magnifique chevelure brune, l'expression de sa physionomie, décelaient son origine espagnole. L'amour l'avait amenée de Séville à Naples ; elle y avait suivi un grand artiste, dont le nom, quoique tout récemment connu, faisait déjà sensation dans le monde musical.

— Il possède toute l'harmonie des rossignols du ciel qui l'a vu naître, disait-on çà et là en Europe ; il égalera un jour Rossini lui-même.

Un soir, après une ovation au théâtre de San-Carlo, ils s'étaient compris tous deux ; la sympathie avait bien vite uni leurs âmes. Qu'elle était heureuse et fière de son amant, la jolie Sévillane ! La tendresse qu'elle avait pour lui était une sorte de culte. Souvent, lorsque les applaudissements d'une salle entière, lorsque les fleurs lancées par une foule de femmes élégantes et enthousiastes saluaient une œuvre du jeune compositeur, Dolorès pleurait de bonheur, son corps fré-

missait d'ivresse ; et elle disait, émue et le cœur gonflé :

— Il est grand ! Il excite partout l'admiration... Je l'aime !

Or, par une tiède matinée du mois d'avril, il lui envoya une lettre ainsi conçue :

« Dolorès, j'ai un sacrifice à vous demander. Jusqu'à ce jour, l'Italie a bien voulu faire bon accueil aux premières productions de ma muse ; mais ces encouragements ne peuvent suffire à mon ambition d'artiste. Il y a quelque part une ville qui fait et défait à son gré les réputations. On n'est reconnu homme de talent que du jour où elle vous présente des couronnes. Cette ville, dont le séjour est toujours prestigieux, mais souvent fatal, se nomme Paris. J'y vais. Voulez-vous m'y suivre ? »

Pour toute réponse, Dolorès exhalait d'une voix mélancolique les douces plaintes que nous avons rapportées.

— Adieu, Naples, premier théâtre de ses triomphes ! Adieu, roses du Pausilippe ! Brises embaumées du golfe d'Ischia, je vous respire pour la dernière fois ! Il part pour la France : je l'y suis !

Quelques jours après, un navire les porta de Naples à Marseille, et de Marseille à Paris.

Les poètes ont idéalisé, dit-on, les muettes douleurs du musicien dans le récit des infortunes d'Orphée, éternellement tourmenté par son amour, sachant attendre par les sons de sa lyre les monstres et les rochers, et se laissant mettre à mort par les femmes de la Thrace. Hélas ! les poètes n'ont rien exagéré. Aujourd'hui comme dans les temps antiques, la vie du musicien est constamment en butte à tous les caprices du sort. Il faudrait écrire bien des pages si l'on voulait énumérer toutes les souffrances auxquelles se condamnent tant de jeunes talents avant d'arriver à la gloire et à la fortune. Au terme de ces angoisses, quelques-uns réussissent ; beaucoup succombent.

Telle fut la destinée du jeune compositeur qu'adorait Dolorès la Sévillane.

Vainement, le premier théâtre lyrique du monde avait ouvert ses portes pour lui laisser un libre passage, la mort, jalouse de tout ce qui est grand et beau, vint enlever, au printemps de la vie, l'artiste dont les débuts faisaient augurer un si brillant avenir. Pauvre

Dolorès! comme ce coup funeste altéra son âme! Quelle profonde blessure ce trépas inattendu ouvrit à son cœur! Croyante comme le sont les femmes de son pays, elle avait, pendant deux mois, prié à genoux au lit du malade. Les yeux pleins de larmes, les mains tendues, elle avait invoqué Dieu et la nature: Dieu et la nature avaient été sans pitié...

Au moment de mettre un dernier sceau à sa réputation par une nouvelle œuvre, l'artiste était mort dans toute la force de l'âge et du génie.

Pauvre femme! Désormais elle se trouvait seule au monde; il n'était plus pour elle de consolation ni d'espoir! Pendant quelque temps, Dolorès fut en proie au plus violent délire. Une humeur sauvage remplaça le calme ordinaire de son âme. On remarquait que sa bouche ne souriait plus; ses yeux brillaient d'un feu sombre, et sa belle chevelure noire retombait éparsée sur ses blanches épaules. Que d'accents de douleur s'échappaient de ce cœur blessé! Ses jours et ses nuits se consumaient dans la tristesse et dans l'égarement.

Hélas! l'infortunée crut un moment que le mal qui rongait son âme mettrait bientôt un terme à son existence décolorée... Vaine espérance! La douleur est l'aliment de la femme...

Dolorès le comprit enfin. Comme la vie lui était devenue à charge, comme elle avait hâte de retrouver au ciel celui qu'elle avait aimé sur la terre, elle prit une route étrange pour l'aller rejoindre.

Aussitôt le sourire de bonheur effleura les lèvres de Dolorès. Elle se trouva comme transformée. Tous ceux qui avaient été témoins de son deuil hésitaient à la reconnaître. Parée des vêtements les plus riches et les plus à la mode, elle se lança folle et joyeuse dans tout ce qui était plaisir, bruit, fête et enivrement.

A voir cette femme si gracieuse, si svelte, si riante, se balançant comme une sylphide à travers les nombreux quadrilles des bals, on l'eût prise pour la plus heureuse des femmes.

— Allons, disaient les mauvaises langues, sa tristesse a été aiguë, mais de courte durée. Le passé est déjà sorti de sa mémoire.

Bientôt tout le monde partagea cette idée. Mais parmi ces observateurs de salons, plus

méchants que véridiques, aucun ne soupçonnait la vérité; personne n'était témoin des affreux sanglots qui étouffaient la voix de la jeune femme, quand, rentrée chez elle, sa pensée errait dans ses souvenirs d'amour! Le plaisir use plus vite que la douleur!... Dolorès sentit peu à peu que ses forces commençaient à l'abandonner.

— La mort vient, pensa-t-elle. J'ai enfin forcé la rebelle à me servir! Toutes mes tortures touchent à leur terme.

L'automne était venu; l'automne qui jonche la terre de feuilles jaunies et de deuil. On se disait déjà de toutes parts en regardant la jeune femme:

— Ira-t-elle jusqu'à la fin de la saison?

Un soir du mois de septembre, à la pâle lueur des bougies, Dolorès se sentant plus faible que jamais, se regarda dans une glace; et se voyant les joues si pâles, les yeux si ternes, la taille affaissée, comme si elle eût été accablée par la vieillesse, se mit à sourire d'une façon étrange; puis s'adressant à sa femme de chambre:

— Avancez cette harpe, lui dit-elle, et apportez-moi des fleurs, les plus gracieuses et les plus fraîches!

Lorsque son désir fut accompli, Dolorès respira avec avidité le parfum des fleurs; puis saisissant sa harpe avec une force nerveuse, elle exécuta une mélodie pleine de suavité, comme un remerciement au ciel, comme une espérance de bonheur...

Bientôt ses bras tombèrent raides et pendants, ses grands yeux se fermèrent, sa bouche murmura: *Bellini! Bellini!*... Et son dernier soupir, en s'exhalant, fit vibrer les cordes de sa harpe.

On plaça le tombeau de Dolorès au milieu du cimetière de Montmartre, dans un petit sentier vert, ombragé d'ifs et de saules pleureurs. L'artiste chargé de sculpter le modeste monument y plaça en relief une harpe et une lyre brisées, croisées l'une sur l'autre. Selon la volonté de la jeune Espagnole, on grava aussi du côté du soleil levant ces seuls mots:

— Je l'ai rejoint!

PHILIBERT AUDEBRAND.

Petite histoire des Théâtres de Paris.

(SUITE.)

VAUDEVILLE.

L'homme que l'on a surnommé *le législateur de notre Parnasse* a dit : Le Français né malin *créa* ou *forma* le *Vaudeville*, et cinquante in-folios peut-être non lus, mais *approuvés* par MM. les censeurs royaux de l'époque, ont été employés à prouver et à démentir l'emploi des mots *créa* et *forma*. Bride-Oison, consulté, a répondu : *Il—y—a—un—pâ—à—té!* Réponse trop sublime pour ne pas avoir notre assentiment.

Or donc, ce *Vaudeville-chanson* des anciens jours, soi-disant inventé par Olivier Basselin du temps de Charlemagne, et dont nous parle Boileau, a plus tard aidé à donner le jour au *Vaudeville-Théâtre*, ceci ne fait point de doute; mais passons de suite à notre *Vaudeville-Théâtre*. Qui est-ce qui a pu donner l'idée d'ouvrir une salle de spectacle avec ce titre sur son fronton? Un petit opéra comique de Panard, joué à la foire Saint-Germain en 1737, intitulé *le Vaudeville*, pièce emblématique comme on en faisait tant alors, et qui servit, grâce au succès qu'elle obtint, à arrêter le genre, à l'adjoindre comme gentil auxiliaire à celui de l'opéra comique proprement dit, mais qui, plus tard, ayant acquis assez d'importance pour s'élancer tout seul, a fait songer à fonder le théâtre que nous avons tant aimé.

Or, nous dit Babault, jusqu'à l'établissement de ce théâtre dans une ancienne salle de danse dite le *Panthéon*, rue de Chartres, en janvier 1792, ce genre de spectacle n'avait pas eu de local spécial. L'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent, où l'on avait joué les pièces de Piron, Favart, Panard, Lesage, d'Orneval, Anseaume, etc., ayant été réuni à la Comédie italienne, le Vaudeville y fut successivement subordonné aux pièces ariettes, aux comédies, aux drames, qui finirent par le persiffler.

Bonhomme Vaudeville,
Demeurez donc tranquille,
Amusez-nous par vos propos,
Et par vos jolis madrigaux;
En fait ne quittez pas vos hameaux,
Bonhomme Vaudeville.

Telle fut l'audience de congé que Sédaine

fit signifier en musique à MM. Piis et Barré, qui avaient donné pendant dix ans seize vaudevilles, dont quatre surtout avaient valu plus de trois cent mille francs au théâtre de la salle Mauconseil, et n'avaient rapporté à leurs auteurs qu'environ *douze cents francs!* M. Scribe n'existait pas en ce temps-là!

Par un sentiment de vengeance assez pardonnable, M. de Piis, qui, longtemps après, devint secrétaire-général de la Préfecture de police, conçut, en 1790, l'idée de transporter son répertoire sur un théâtre *ad hoc*, après avoir toutefois sollicité de la Comédie italienne une pension modique et trop méritée qui lui fut refusée. De concert avec un bailleur de fonds et Rosière, l'excellent acteur, chargé non-seulement de jouer les baillis, mais à qui on attribuait le titre de père de ce Laporte, qui joua si parfaitement les Arlequins; enfin avec l'assistance de Barré, le nouveau théâtre s'ouvrit et continua même durant les années les plus orageuses de notre révolution. Després, Deschamps, Radet, Desfontaines, vinrent enrichir le naissant répertoire de leurs piquants ouvrages: par malheur, la discorde jeta plus d'une fois ses brandons dans les réunions de nos *coupletiers*. On fit un crime à Piis de s'être intéressé au théâtre des *Troubadours*, et il fut éliminé. Malgré ces guerres toujours désolantes, l'administration de ce théâtre, tenue d'une main ferme par Barré, prospéra. On n'en saurait dire autant s'il fallait parler de cette même direction quand elle passa successivement dans bien des mains. En ce moment, la direction est entre les mains de M. H. Cogniard.

PORTE-SAINT MARTIN.

Construit en 1782, pour servir d'asile provisoire à l'Opéra incendié, le théâtre de la Porte-Saint-Martin obtint, plusieurs années après le départ des comédiens royaux, l'autorisation d'ouvrir sous le titre des *Jeux gymniques* et de représenter des pièces à grand spectacle, des comédies et des ballets. MM. Dubois et Gobert firent l'ouverture de leur spectacle le 30 septembre 1802.

Supprimé par le décret de 1807, il resta fermé jusqu'au 26 décembre 1814, où il reprit le cours de ses représentations sous

la direction de M. de Saint-Romain. C'est à cette époque qu'il faut rapporter le grand succès de la *Pie voleuse*, et les débuts de M^{lle} Jenny Vertpré dans la carrière théâtrale.

M. de Saint-Romain céda, en 1817, l'exploitation de son privilège à M. Lefeuve, qui, en peu d'années, eut pour successeurs MM. de Serres, le baron de Mongenet et Crosnier. Il y eut, sous ces diverses directions, alternatives de bons et de mauvais jours. Philippe, dans *le Vampire*; Polier, dans tout son répertoire, mais surtout dans les *Petites Danaïdes*; le danseur Mazurier, Pierson, Émile Cottenet, Moëssard, Pascal, et bien d'autres dont les noms nous échappent, contribuèrent tour à tour au succès de cette difficile entreprise.

Enfin parut M. Harel, qui quittait la direction de l'Odéon pour prendre celle de la Porte-Saint-Martin, en 1830. Avec lui vinrent d'abord les grands acteurs et les grands succès : M^{lle} Georges, M^{me} Dorval, Frédérick Lemaître, Bocage. Casimir Delavigne avait donné l'exemple en confiant son *Marino Faliero* à la troupe de la Porte-Saint-Martin. MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas, ces deux chefs de la nouvelle école, apportèrent à leur tour à M. Harel *Antony*, *Richard d'Arlington*, *la Tour de Nesle*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angèle*, etc.

Après une gestion de dix années, dont la fin ne fut pas heureuse, M. Harel rendit, en 1840, son privilège au ministre de l'intérieur, qui choisit pour le remplacer, parmi vingt concurrents, MM. Cogniard frères, dont le bonheur ne s'est pas démenti depuis six ans.

C'est aujourd'hui M. Théodore Cogniard qui dirige seul le théâtre de la Porte-Saint-Martin, son frère l'ayant quitté pour prendre la direction du Vaudeville.

A ce Numéro est jointe la planche 2206.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

THÉÂTRES.

La grande affaire de l'Opéra maintenant, c'est la partition de Rossini, qu'on dit prête à être envoyée à la copie. Les rôles, à en croire les rumeurs du foyer, seront donnés à M^{me} Stoltz, à M^{me} Rossi Caccia, à MM. Barroilhet, Bettini, Gardoni et Anconi. Ce dernier débiterait par ce rôle nouveau. M. Gustave Vaëz a accepté la tâche de construire une pièce applicable à une musique faite en partie d'avance. Si, comme nous n'en doutons pas, il parvient à résoudre, à la satisfaction générale, une proposition pareille, il n'aura certes jamais donné une plus grande preuve de la flexibilité de son talent.

— On parle très-sérieusement d'un théâtre qui renouvellerait les anciennes représentations, si amusantes, des spectacles de la Foire. Plusieurs genres seraient réunis sous la même dénomination : on aurait tout ensemble des *Fantoccini*, des *Curiosités*, des saltimbanques, un café, etc., et le prix des places, égal pour tout le monde, serait d'un franc par personne. Un emplacement, situé dans un quartier très-avantageux, serait le lieu d'exploitation, et les travaux auraient déjà pris une certaine importance.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

La composition inventée par M^{re} DUSSERT pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{re} Dussert rue du Coq Saint-Honoré, 13.

FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honoré, 372, Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.